

« Jésus dit : « ouvre-toi ». Les oreilles de l'infirme s'ouvrirent, et du coup fut dénoué le lien de sa langue »... *et il se mit à crier, à injurier, à blasphémer...* Quelle ne serait pas notre surprise si le récit de l'Évangile que nous venons d'entendre se poursuivait ainsi ? Nous serions étonnés, choqués, scandalisés que cet homme use si mal de ce don de la parole miraculeusement reçu, quelques secondes auparavant. Certains penseraient même, en leur for intérieur : « mieux aurait-il valu qu'il reste muet si c'était pour faire de sa langue un caniveau et de sa bouche une fosse septique ! »

En réalité, le plus surprenant dans notre réaction serait... la surprise elle-même. En effet, nous sommes stupéfaits qu'un homme puisse mal utiliser le don de la parole si celui-ci lui vient par une voie extraordinaire et surnaturelle... alors que nous trouvons cela parfaitement banal si ce don nous a été fait de façon naturelle. Comme si ce trésor qu'est le langage perdait de sa valeur s'il nous est offert non par miracle mais par l'apprentissage de l'éducation. Saint Augustin le remarquait déjà lorsqu'il prêchait sur les miracles du Seigneur dans l'Évangile : nous nous émerveillons des prodiges qui sont des exceptions à la loi commune ; mais nous regardons avec indifférence ces mêmes lois de la nature que le Créateur a formulées en établissant le monde – si grandes et magnifiques qu'elles soient. Nous serions prêts à faire des centaines de kilomètres pour assister aux miracles d'un saint mais nous ignorons royalement ces œuvres grandioses qui sont continuellement sous nos yeux : l'articulation d'une main, la beauté si complexe d'un œil, la croissance d'un champ de céréales. A force de les fréquenter chaque jour, nous avons oublié combien cela était digne d'admiration et de louange.

Il nous faut donc réapprendre – et d'urgence ! - à nous émerveiller ! J'en conviens : cette invitation peut avoir quelque chose de très gnian-gnian et cul-cul la praline ; elle peut sonner comme un mauvais slogan de coaching un peu louche : « bois des tisanes ayurvédiques, ouvre tes chakras et apprends à t'émerveiller ». Cependant, Platon, il y a 2500 ans, affirmait déjà que l'émerveillement était le premier pas dans la quête de la vérité, tandis que Carlyle en faisait quant à lui le commencement de l'adoration. Il y a donc matière à prendre la chose au sérieux.

Dès lors, comment apprendre ou comment réapprendre à nous émerveiller ? A cette fin, le récit de l'Évangile de ce dimanche peut nous servir de guide puisque les foules sont, à la fin du passage, dans « l'admiration ». Trois choses doivent spécialement attirer notre attention, si nous souhaitons prendre de nouveau, comme elles, le chemin de l'émerveillement :

- La première : Notre Seigneur prend le temps ; il n'accomplit pas le miracle à la va-vite, comme en passant, de façon pressée. Il attire l'homme à l'écart, permettant ainsi à la foule de sortir de sa fièvre et de s'interroger sur ce qui va se passer. Notre Seigneur

entend la prière de ces habitants de la décapole mais il les exauce avec calme et méthode, posément, et à l'écart.

- La deuxième : les sens sont tout spécialement sollicités et à l'œuvre dans ce passage : Notre Seigneur met ses doigts dans les oreilles du sourd, touche sa langue avec son index enduit de salive ; il lève les yeux au ciel, fait entendre bien haut sa prière. De même, du côté de l'infirmes : ses oreilles s'ouvrent, sa langue se délie et immédiatement il parle. La foule, enfin, proclame et chante la nouvelle, malgré la consigne de silence que lui donne le Sauveur.
- La troisième et la plus évidente : l'admiration de la foule est centrée sur le Christ Jésus « qui a bien fait toutes choses ».

En résumé, si nous voulons retrouver ce sens si précieux de l'émerveillement, sans lequel il ne peut y avoir ni curiosité, ni sagesse, ni adoration véritable, il nous faut, tout d'abord, prendre le temps, sans nous laisser happer soit par les urgences, soit par les paresseuses qui, toutes deux, sont dévoreuses de notre temps ; il nous faut, plus précisément, prendre le temps de mobiliser nos sens... et ce sans « écran » qui, précisément, fait bien souvent « écran » à notre contemplation et à notre émerveillement. La méthode Vittoz – qui a pour but de retrouver un plus grand équilibre et une plus grande sérénité intérieure – recommande des exercices qui peuvent paraître ridicules et enfantins : regarder une couleur avec intensité pendant trente secondes ou une minute ; faire effort pour sentir vraiment l'objet que nous tenons dans notre main ou le sol qui se trouve sous nos pieds ; écouter avec attention les bruits de la nature ou le son d'une musique. En réalité, il y a derrière ces prescriptions, déconcertantes de simplicité, une intuition très juste : c'est en exerçant nos sens que nous pourrions nous reconnecter au réel... et redécouvrir la beauté du monde, en laquelle le Seigneur « qui a bien fait toutes choses », comme le chantaient les foules de la Décapole, est à l'œuvre. L'émerveillement véritable, remonte jusqu'à l'origine de toute beauté qui est en Dieu... et loin d'être une simple connexion égocentrée à la nature, elle se fait prière, contemplation et action de grâces.

L'émerveillement n'est pas encore la prière et il serait fâcheux de confondre les deux mais il est, bien souvent, l'étincelle qui allume le feu de notre cœur afin qu'il s'élève vers son Dieu, ce Dieu si grand et si beau qui parsème notre quotidien de grandeurs et de beautés que nous ne voyons même plus. Tâchons donc, durant cette semaine, de nous joindre à l'admiration de ces foules ; tâchons d'épouser le regard du Christ qui ne se posait jamais avec indifférence sur les oiseaux et sur les blés... et faisait jaillir de cet émerveillement de si magnifiques paraboles. Comprendons la place décisive qu'occupe l'émerveillement comme antidote à la grisaille, à la lassitude et au dégoût. Et souvenons-nous, comme Chesterton, que « le monde ne mourra jamais faute de merveilles... mais faut de la capacité à s'en émerveiller. »